

FRANÇOIS LONCHAMPT

Une merveilleuse victoire qui n'existait pas

(extraits de l'ouvrage paru en juin 2022
aux éditions de l'Allée des Brumes)

PRÉSENTATION DE L'ÉDITEUR

Nombre d'entre vous l'attendaient avec impatience. D'autres redoutaient sa parution plus que tout et auraient bien souhaité la retarder encore un peu. Quelques versions mal traduites circulaient déjà sous le manteau...

Rédigé dans un état second de caractère vaguement hallucinatoire, évoquant la maladie de Jean-Pierre Brisset ou celle d'Howard Phillips Lovecraft, le dernier ouvrage de François Lonchamp est déjà sur les étals de nos libraires. Y sont traités, dans le plus grand désordre :

La ruine des sociabilités vivantes ayant permis la constitution du vieux parti révolutionnaire en Occident; la mutation hédoniste et pourtant répressive de la société française pendant les années quatre-vingt du siècle dernier, facilitée par le désarroi dans lequel les événements avaient plongé l'ancienne bourgeoisie, et sa transformation en économie improductive de services et de divertissements; l'instrumentalisation des nuisances qui résultent du fonctionnement ordinaire de ce mode de production pour aggraver la sujétion dans laquelle on nous tient; la Sainte Alliance entre la Silicon Valley et des gender studies, entre le libre-échange et la diversité, entre la Goldman Sachs et la french theory, dont les épigones forment ce genre de lumpen-intelligentsia suffisante qui règne presque sans partage sur les ondes nationales et dans le Journal de référence,

la prolifération dans le Code civil et dans la vraie vie d'une kyrielle d'innovations extravagantes, qui sous couvert de conquérir des nouveaux droits pour les minorités contribue à étendre l'empire de la marchandise à des domaines de l'existence encore relativement préservés jusque-là.

Mais ce n'est pas tout :

Suivant l'invitation formulée par Pasolini dans ses Lettres luthériennes, l'auteur nous invite à renoncer précisément aux idées clefs, aux plus certaines, aux plus consolatrices, aux codes arbitraires relevant d'un ordre tribal non avoué qui conservent une forte emprise sur les ZAD et sur les places, aux routines de pensée héritées d'une mémoire fossilisée, qui sous leur aspect circulaire sont devenues, faute de travail nouveau, variantes de cette même et unique pensée, qui servent de fonds de commerce à la plupart des activistes de nos jours. Et pour retrouver le fil perdu enfin, à rechercher dans l'héritage du messianisme prolétarien toutes les propositions qui ont résisté à l'épreuve du temps, ainsi que toutes les valeurs morales dont il a été l'exaltation. Ce qui, j'en conviens, n'est pas fait pour enthousiasmer les décrocheurs de l'Éducation nationale.

Oui, vous trouverez tout cela dans ce libelle : un éclairage unique sur cette décennie qui s'étend de la fin des années soixante à la fin des années quatre-vingt, à travers laquelle se dessine la trame de nos existences présentes, pour le meilleur parfois, plutôt pour le pire, et sur le destin paradoxal de ces journées de Mai, qui ont bien contribué à changer le monde, mais pas dans le sens que nous avions espéré. Oui, tout cela et bien d'autres choses encore : des raisons de se révolter, des mots d'ordre, de la passion, des dialogues, des descriptions, du mystère, des souvenirs d'enfance, de la passion, des émotions, des intrigues, du suspense et du charme, de la vie en somme...

AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR

Ce livre ne s'adresse pas aux décrocheurs de l'école publique, qui évitent les étagères des librairies comme si ça portait malheur, et qui bénéficient d'un grand crédit à l'extrême gauche. Ceux qui se confient aveuglément à toutes sortes de spécialistes en ce qui concerne les décisions les plus graves de leur vie, le choix d'un métier, la formation de leur couple ou l'éducation de leurs gosses, et qui se croient permis d'assener des opinions péremptoires sur tous les sujets, qu'ils aient commencé d'y réfléchir la veille ou qu'ils n'y aient pas réfléchi du tout, ceux qui exigent le fil coupant d'une radicalité sans faille, ceux, à l'inverse, pour qui la moindre affirmation tranchée représente un retour aux heures les plus noires de la Terreur, ceux qui s'emploient à débusquer partout le mauvais usage de la liberté d'expression ou le populisme, ceux-là en seront pour leurs frais. Ceux pour qui « le capitalisme est né avec les hommes, et il mourra avec eux », ceux pour qui « il y aura toujours des maîtres et des esclaves, ou des capitalistes et des travailleurs », pour qui, en termes choisis, « la localisation dans le processus de production perd de sa centralité dans la définition générale de l'identité des acteurs sociaux », pour qui « l'égalisation devant le marché et l'argent a effacé peu à peu les anciennes classes », pour qui toute l'histoire du mouvement ouvrier se ramène à une note de bas de page dans les péripéties du procès de valorisation de la valeur, ceux qui cultivent pieusement leur héritage, sans se rendre compte que l'ensemble de leurs positions ont été contournées et qu'ils sont devenus les idiots utiles d'un libéralisme *no border*, ceux-là non plus ne vont pas s'y retrouver.

Mais d'autres viendront, dont le jugement se forme aujourd'hui, qui me liront autrement. Moins encombrés de leurs souvenirs, ils ne se laisseront pas subjugués par le poison de la nostalgie, et ils verront les raisons d'espérer qui m'échappent.

LES PIERRES À FEU (extrait n° 1)

Je suis né avec la première bombe à hydrogène, deux ans après la fin du plan Marshall, dans un monde où la puissance pratique de cette société, détachée d'elle-même, s'est édifiée en un empire indépendant ; où toutes les forces sociales du travail se présentent comme forces productives du capital – comme Marx l'avait prévu –, se dressant face aux travailleurs comme une réalité étrangère et hostile ; où le capitalisme a élargi la sphère du salariat, intégrant dans son cycle la reproduction de la classe ouvrière et l'ensemble des conditions de sa mise en œuvre ; où les grandes compagnies qui rançonnent la planète sont bien placées pour profiter de tout, de la guerre, de la paix, des catastrophes naturelles et de leur réparation. Mais où l'économie criminelle n'a pas encore fusionné avec l'économie réelle.

Un monde où les scientifiques bénéficient d'une reconnaissance presque unanime, pour leur contribution à l'éradication des maladies les plus meurtrières et à l'amélioration des conditions de la vie, où l'industrie reste un domaine secret, fermé sur lui-même, ignorant le *management* et la *communication*, où les patrons ne sont pas devenus des *chefs d'entreprise*, où l'ordinateur n'a pas remplacé la machine comptable, où les hommes n'assistent pas à l'accouchement, et où ils se réservent tous les emplois dans les fonderies, dans les mines, sur les chantiers du bâtiment et sur les bateaux de pêche en haute mer ; où l'on ne parle pas de la qualité de la vie ni des droits de l'enfant, mais où les relations entre les sexes ne sont pas toujours sordides, comme on voudrait nous en convaincre maintenant ; où ce ne sont pas l'indignation, l'*équité générationnelle*, le *principe de précaution* ni la justice alimentaire qui mettent la jeunesse sur le pavé, sous le regard ému de leurs parents, mais l'appareil romantique du messianisme prolétarien, l'ivresse de se perdre dans des villes inconnues, ou l'amour fou. Et comme autant de certitudes perdu-

raient les saisons, la distribution des prix, les colchiques, les pierres à feu, et les *grandes vacances*.

J'ai donc connu le règne triomphal des *arts ménagers* et de la *famille nucléaire*, la Communauté européenne du charbon et de l'acier, le *rideau de fer*, les jeunes cadres, l'*aménagement du territoire*, et l'avènement d'un nouveau pouvoir, exigeant des hommes dépourvus de liens avec le passé. Dans ce nouveau pouvoir, dans son ardeur cosmique à aller jusqu'au bout du développement, Pasolini avait reconnu une mutation des vieilles couches dirigeantes. Et c'est au péril de sa vie qu'il esquissait les grands traits d'un véritable bouleversement anthropologique, à travers lequel les sociétés occidentales allaient rompre définitivement avec la civilisation paysanne dont elles étaient issues.

Les contremâîtres font régner l'ordre en ce temps-là, sur les chaînes, dans les ateliers et dans les bureaux, les vieux se plaignent en permanence qu'on leur manque de respect, sans s'interroger sur les causes d'une telle infortune, l'avortement s'exécute de façon barbare, les homosexuels se cachent, et une assistante sociale était licenciée parce qu'elle vivait en concubinage. Mais il n'y a pas de *Front de Seine*, de *mobilier urbain*, d'*infrastructures paysagères* ni de *voies sur berge*; et les filles que nous côtoyions nous inspiraient des sentiments exaltés, parce qu'elles ne cherchaient à ressembler ni à des putes, ni à des femmes mûres, parce qu'un abîme nous en éloignait, parce qu'elles étaient gênées en présence des garçons, de même que nous étions gênés en leur présence. Et j'ai beau fouiller dans ma mémoire, dans les fictions ou dans les documentaires, je ne trouve nulle part cette morgue, cet air de suffisance auquel j'ai dû m'habituer depuis lors; ni ce genre d'enfants que je rencontre à tous les coins de rue par les temps qui courent, arrogants comme des parvenus, ni ces petits couples qui me font penser à des PME ou à des associations mafieuses, envers lesquels je ne peux me départir d'une sourde animosité.

[...]

Accablé par avance de devoir assumer un quelconque héritage, affreusement mal à l'aise avec les modes élémentaires de la sociabilité et du voisinage qui composaient la trame encore vivante de la vie quotidienne à cette époque, et avec n'importe quel lien de réciprocité, disposé à l'exercice de cette désobéissance rhétorique – créée et manœuvrée par le pouvoir comme lui étant contradictoire, et surtout comme garante de modernité –, j'adoptai sans recul critique l'ensemble de ces demi-vérités que l'histoire s'apprêtait à métamorphoser en autant de mensonges, qui constituent le fonds commun de la protestation existentielle. Et à l'intérieur du schéma puisé dans l'ordre social de mes aïeux, j'ajoutai un surcroît de conformisme, celui de la révolte et de l'insoumission. J'avais pris parti, pour la femme, l'Orient, la folie, contre l'homme, l'Europe et la normalité, pour la nuit contre le jour, la nature contre les êtres humains, les sentiments contre la raison, les songes contre la réalité. J'allais sur mes quinze ans, à la fin d'une décennie où l'on déplorait volontiers l'embourgeoisement de la classe ouvrière, et on s'acheminait vers la plus grande grève générale ayant jamais paralysé l'économie d'un pays industriel développé. Je l'apprendrai bientôt à mes dépens, c'était aussi la fin de l'âge où les révolutions évoluaient librement suivant leurs propres lois, selon la formule étonnante de Franz Borkenau.

LE TEMPS DES OVERDOSES (extrait n° 2)

Confronté à l'extravagante prétention des salariés à camper sur leurs positions en prélevant une part sans cesse augmentée des fruits de la croissance, à une agitation sporadique, à des modes de résistance héritées d'un temps où l'humanité n'avait pas encore été domestiquée par l'organisation scientifique, à la déliquescence de toute autorité

instituée, et à une vague épicurienne bien plus prometteuse, le capitalisme allait montrer une faculté d'adaptation que nous n'avions aucunement soupçonnée. Car la critique ayant perdu son centre de gravité, elle n'était parvenue qu'à indiquer au cadre social critiqué quelles étaient les ultimes conquêtes à sa portée, et « la jonction possible entre le passé des luttes ouvrières et la nouvelle révolte née spontanément du sol de la société du spectacle, un moment approchée dans quelques-uns des pays développés, cesse de pouvoir être envisagée et attendue comme un résultat inévitable du processus objectif des conditions dominantes ». Alors que nous voyions partout les signes avant-coureurs d'un embrasement généralisé, le régime que nous n'avions fait qu'ébranler était démantelé par d'autres, à d'autres fins. Certains, qui étaient sur les mêmes barricades, dont les convictions étaient faibles, et l'instinct de conservation suffisamment accusé, étaient convaincus de profiter des nouvelles jouissances permises, au lieu de poursuivre indéfiniment des chimères.

Sur les décombres d'un soulèvement qui vouait le profit et l'argent aux gémonies, et d'un univers moral déjà mis à mal par deux guerres mondiales, par le fascisme et par les trente glorieuses, un ordre s'instaurait, d'autant plus déconcertant qu'il avançait masqué des oripeaux de l'imaginaire et du désir, et que les véritables lignes de démarcation s'étaient brouillées à notre insu. Où l'entrepreneur était quasiment déifié; où la liquidation des convenances, au profit d'un hédonisme et d'une tolérance hypocrite et fausse, annonçait l'extension illimitée du champ de la marchandise pour libérer l'homme et le racketter dans sa totalité; où la critique de la consommation se révélait inaudible; où le culte de la jeunesse empêchait toute transmission entre les générations, pour le plus grand bonheur de ceux qui s'employaient déjà à effacer les souvenirs; où la scène de la contestation était fragmentée par les *nouveaux mouvements*, féministes, écologistes, antiracistes,

régionalistes, identitaires ou de défense des minorités, qui soulevaient des questions importantes certainement, mais dans des termes toujours mystifiés ; où les chefs des groupuscules, à quelques rares exceptions, amorçaient la *Longue Marche* à travers les institutions pour acquérir les distinctions que les usines ne leur avaient pas accordées ; où la célébration du dialogue accouchait du règne de la *com*, qui va proliférer comme un cancer, la libération sexuelle du *minitel rose*, des *sites de rencontre*, de l'industrie pornographique et, comme Benjamin Péret l'avait prédit, d'un nouvel âge de contrainte ; la critique du salariat de formes plus pernicieuses de subordination, la critique de l'idéologie d'un relativisme absolu, la critique du militantisme d'un apolitisme qualunquiste et coupable ; la protestation contre la duplicité des conventions, et en apparence seulement le déni de toute norme, d'un individu impropre à la vie en collectivité, qu'on gouverne par la séduction, le mensonge ou la peur. Et où se dessinaient nombre de traits qui constituent la trame de nos existences présentes, pour le meilleur parfois, mais surtout pour le pire : un rêve situationniste, qui aurait viré au cauchemar. C'est aussi le temps des suicides, des overdoses et des accidents de moto.

Et ce fut toute l'ambiguïté de Mai, d'exalter les visions héroïques inspirées par les journées de juillet ou par la Commune, de remettre au goût du jour l'injonction surréaliste, et d'apparaître a posteriori, d'après Jean-Claude Michéa, comme le « moment privilégié et emblématique de cet aggiornamento des sociétés modernes, qui eut pour effet de délégitimer d'un seul coup et en bloc les multiples figures de la sociabilité pré-capitaliste, et à travers lequel, par une des ruses dont la raison marchande est visiblement prodigue, l'abolition de tous les obstacles culturels au pouvoir sans réplique de l'économie se trouva paradoxalement présentée comme le premier devoir de la révolution anti-capitaliste ».

DÉCONSTRUIRE, DIT-ELLE (extrait n° 3)

[...] Pour asphyxier l'ouvrier, on a détruit l'industrie, comme on assèche un étang pour faire mourir le poisson : les parcs de Mickey ont remplacé les vieilles usines, les grandes concentrations prolétariennes ont été délocalisées dans des contrées où le travail s'apparente à l'esclavage, ou dispersées par la sous-traitance. Et la France s'est métamorphosée en économie de service et de divertissement, où les qualifications sont réduites en confettis de *compétences*, où la moitié des salariés sont occupés à distraire, soigner, ou surveiller l'autre moitié, où ils ne produisent plus rien dont ils puissent éprouver quelque fierté, ce qui n'est pas sans incidence sur l'estime qu'ils se portent, sur les desseins qu'ils s'autorisent de concevoir ; où ils doivent abandonner leurs prétentions séculaires, fondées sur un orgueil professionnel exacerbé ; où les corvées auxquelles ils sont assignés n'ayant aucune utilité avérée, l'idée même de collectivisation commence à revêtir un aspect irréel ; où les adolescents ignorent avec superbe ce à quoi peuvent bien s'escrimer leurs deux parents pour leur payer des *tablettes tactiles* ; où les énergies potentiellement libérées par les gains de productivité et par l'automatisation sont neutralisées par les trajets interminables et les distractions imbéciles, suffisant à conjurer la menace fugitive de voir poser par les travailleurs la question d'un autre emploi de la vie, où la pharmacie, la *gestion* des déchets et le commerce des *ressources biologiques* sont la source des *anticipations de profit* les plus juteuses ; où les entreprises sont devenues des espaces ouverts et fluides, intégrant des chaînes de valeur mondiales ; où les *technologies de l'information et de la communication* renforcent leur emprise, provoquant fatalement l'atrophie de certaines fonctions du cerveau. Une atrophie qui aggrave à son tour l'addiction à ces techniques, les différents traits de cette involution se nourrissant mutuellement, au risque de voir s'inverser le processus qui d'*Homo erectus* nous a conduits jusqu'à *sapiens* en presque deux millions d'années.

ADDITIONNER CES DIVERSITÉS (extrait n° 4)

Pendant ce temps, « débarrassée de tout surmoi marxiste, soucieuse de prendre ses distances avec des références devenues moins mobilisatrices qu'auparavant, la gauche assumait le réel avec courage ». Implorant la clémence des marchés, insultant la mémoire de ceux qui partout sur la planète se sont levés pour le triomphe de ses idéaux, endurant la prison, l'exil ou la mort, elle s'ouvrait à « la multiplicité des demandes sociales », dilapidant les vestiges de son prodigieux héritage moral pour se prosterner devant les commissaires sans écharpes qui officient dans les institutions communautaires. Et « contre la tendance naturelle à la reconquête d'un électorat hanté par le sentiment de déclassement, inquiet de l'avenir désarçonné par certains phénomènes de la modernité », cédant aux « sirènes du populisme », incapable de « se mettre en phase avec les nouveaux référentiels de l'autonomie individuelle », et toujours disposé sans doute à dénoncer un voisin juif à la Gestapo, elle s'efforçait de « faire le plein des voix auprès des catégories qui ont montré qu'elles lui étaient majoritairement acquises, les diplômés, les minorités des quartiers populaires, les non-catholiques et les habitants des grandes villes » : « la France de demain, plus jeune, plus diverse, plus féminisée, un électorat progressiste sur le plan culturel ». Plutôt que d'attiser les luttes de classes, « en ces temps déléterès où le peuple de la droite la plus réactionnaire bat le pavé à pas cadencé », elle s'engageait sans réserve contre la « précarité menstruelle », contre la « ségrégation sexuelle dans les toilettes publiques », la « discrimination raciale à l'Opéra de Paris », en faveur du « droit de chacun à vivre comme il l'entend », du « droit des femmes musulmanes à choisir leur tenue de plage », du « droit à l'enfant », et de « la diversité, qu'il faut écrire au pluriel, car il en existe en quantité, de croyance, d'éducation, de goût, de modes de vie, sans oublier les disparités d'âge, de

santé, de revenus, et de territoires ». Il y a des riches et des pauvres, il y a des malades et des bien portants, « il suffit d'additionner ces diversités de manière positive ». Et comme il n'y avait pas grand-chose à faire contre *la finance, mon véritable adversaire*, les bavardages sur le *vivre ensemble* ou sur la tolérance servaient d'accessoires aux licenciements et aux privatisations.

Quelques-unes n'avaient pas la même dignité cependant, parmi ces diversités, car elles étaient de droite, la différence que les hommes et les femmes tiennent de leur nature biologique en particulier, unanimement reconnue et codifiée dans toutes les civilisations depuis la nuit des temps, qui procède d'un « conditionnement obtenu par dressage ». Pour faire reculer les inégalités résultant de cette différence-là, et pour conduire les écoliers à adopter « un point de vue ouvert sur les réalités sociales et les nouveaux modes de vie », il fallait promouvoir la « diversité sexuelle », qui est de gauche, « renforcer les partenariats avec les associations *LGBT* intervenant en milieu scolaire », convaincre les petites filles de jouer à la guerre, les petits garçons de langer les poupons, les lycéens de se présenter en jupe dans leur établissement au moins une fois dans l'année.

[...]

Les liges de vertu tenaient le haut du pavé dès lors, pour qui les hommes doivent continûment s'excuser de l'être, pour qui les comportements vexants ou grossiers, de plus en plus mal tolérés à juste titre, s'expliquent par la mauvaise nature du mâle qu'il faudrait rééduquer dans des groupes de parole où on pourra le « libérer des éléments destructifs des normes dominantes »; pour qui le sexe faible est victime d'une conspiration pluriséculaire visant à le tenir asservi; pour qui le souvenir des avanies subies, réelles ou retrouvées, doit être exploité jusqu'à la moelle pour conquérir privilèges, positions de pouvoir, passe-

droits et réparations; pour qui l'on doit « ré-écrire la Bible en favorisant la place des femmes », « dépasser les clivages garçons-filles », « démanteler la machine à produire du désir hétéro et des stéréotypes » qui carbure à plein régime dans la littérature, dans le patinage artistique et dans la vraie vie; pour qui il faut « sécuriser le consentement sexuel » à travers de nouvelles *applications* informatiques, pour qui en fin de compte, un rapport hétérosexuel « équitable » devrait inclure au moins « une stimulation clitoridienne par caresse, masturbation ou cunnilingus ». Et qui ordonnent des procès médiatiques que n'aurait pas reniés le procureur Vichinski, où les prévenus s'accusent de forfaits imaginaires et clament leur culpabilité en implorant le châtement du tribunal.

DANS LES CHOSES QUI ÉLÈVENT NOS ENFANTS (extrait n°5)

Les sympathisants de la Manif pour tous, qui attribuent leurs déboires aux menées pernicieuses des instituteurs ou aux agissements du Malin, les essayistes qui appellent à la restauration de la Nation française dans sa splendeur d'antan, qui passent pour des plumes subversives, les jeunes gens de bonne famille qui, en s'épousant à l'église, peuvent éprouver le frisson sacré de la transgression, les identitaires, les royalistes, les chroniqueurs disposant de leur rond de serviette sur Cnews, les lecteurs du *Figaro*, et les républicains les plus ardents, qui font l'impasse sur la boucherie de 14-18, sur la Semaine sanglante, sur les camps de Gurs ou d'Argelès et sur les massacres de Setif, tous étaient convaincus que les soixante-huitards étaient comptables de toutes les calamités qui nous affligent depuis lors : la prostitution dans les grands ensembles, la recrudescence des *violences routières* et le retard numérique dans les départements ruraux. Déplorant les effets dont ils chérissent les causes, ils oublient au passage que c'est un ministre de Sarkozy

qui a introduit la théorie du genre dans les programmes de terminale en 2011, que, dans une orgie de développement nihiliste au lendemain de la dernière guerre, c'est une véritable révolution de droite – « dont la première exigence a été de faire place nette d'un univers moral qui l'empêche de s'étendre » –, qui a ruiné les conditions de la cohabitation entre les êtres humains; et à partir du second choc pétrolier, qui a transformé des quartiers, des villes et des pays entiers en zones de non-droit où règnent la violence gratuite, le trafic de drogue et les rackets. [...] Mais ils n'entendaient pas renoncer aux joies de la permissivité conquise par les contestataires en d'autres temps pour se conformer à un idéal ascétique et patriarcal – une incohérence qui ruinait toute possibilité de retour à un quelconque ordre moral, au moins par ces voies.

Mais le fascisme contemporain, si l'on veut conserver le terme, ne se situe pas là où l'on s'obstine à le dénoncer. Pragmatique et hédoniste, il est bien présent dans la publicité par contre, à la télévision, au cinéma, à la radio, sur les placards dans le métro, dans les choses qui élèvent nos enfants, les consoles de jeux par exemple, dans les magazines destinés aux adolescentes; et chez les antifascistes. Il ne s'encombre pas de mythologie héroïque, ni de religion, ni du respect pour les pères, il s'accommode volontiers de la gestation pour autrui, du mariage pour tous, de la PMA pour toutes, des *raves*, de la *Gay Pride*, des *salles de shoot*, de la *modernité sexuelle* d'Éric Fassin, de la *GPA éthique*, de l'*amour augmenté* de Nicolas Bouzou, des manifestations pour le climat, et de la légalisation du cannabis qui va rapporter un milliard d'euros par an à l'État, sans compter les *emplois induits*. Et il progresse tous les jours, si l'on en croit la multiplication de faits divers sanglants, les violences faites aux femmes, la persistance du racisme et de l'antisémitisme.

[...]

Puisqu'« il ne peut y avoir de choix démocratique contre les traités européens déjà ratifiés », qu'« aucun gouvernement ne peut gagner contre les marchés », que « des élections ne sauraient changer une politique économique », [...] on l'enterrait sur les lieux même où elle était apparue au V^e siècle avant Jésus-Christ, cette vieille démocratie, méprisée par les cénacles de Bruxelles, ouvertement brocardée par la technocratie et par l'aristocratie digitale régnant sur les *bases de données*, pour qui les cours du Bitcoin reflètent idéalement la volonté générale. Qui restait « le système le plus “*bottom-up*” de la terre » pourtant, d'après notre jeune Prince, dont il fallait absolument sauvegarder les apparences ; mais les apparences seulement. [...] Parce que « les incertitudes liées aux élections nationales sont de nature à faire fléchir les indicateurs conjoncturels de croissance ». Qu'elle constitue un sérieux handicap dans la bataille commerciale où nous sommes engagés – nos concurrents les plus agressifs, du reste, ne s'en embarrassent pas plus que ça. Et qu'elle oblige à perfectionner sans arrêt les instruments du conditionnement pour assurer l'assentiment ou la neutralité des populations, ce qui n'est pas une mince affaire, il faut en convenir, malgré la machine à désorienter qui s'emballe, renversant tous les signes du vraisemblable, et les avancées remarquables des neurotechnologies depuis le bon vieux temps du bourrage de crâne. Car il devient difficile de prendre aucune mesure pour conjurer la débâcle sur un point précis sans l'aggraver sur plusieurs autres, et presque impossible de soutenir ensemble tous les mensonges, mille fois répétés, qui atteignent un degré trop élevé d'érosion [...] C'est pourquoi le petit personnel chargé de nous tenir la tête dans le sable s'empêtre dans des explications de plus en plus hasardeuses et les éléments de langage doivent être renouvelés de plus en plus fréquemment. [...]

Car le pouvoir doit rester toujours hors de portée de la compréhension des gouvernés, et si nul ne saurait se prévaloir de sa propre turpitude devant les tribunaux, il n'en va pas de même pour les États, qui prétendent toujours nous sauver des périls dans lesquels ils nous précipitent en nous imposant un nouveau pas en avant dans la dépossession.

François Lonchamp,
Une merveilleuse victoire qui n'existait pas
Éditions de l'Allée des Brumes, juin 2022
Les Amis de Bartleby, août 2022
lesamisdebartleby.wordpress.com